
Histoire et épistémologie de l'anthropologie sociale

Jean-Paul Colleyn, Jean Jamin et Patrick Williams



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/annuaire-ehess/20066>

ISSN : 2431-8698

Éditeur

EHESS - École des hautes études en sciences sociales

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2010

Pagination : 422-424

ISSN : 0398-2025

Référence électronique

Jean-Paul Colleyn, Jean Jamin et Patrick Williams, « Histoire et épistémologie de l'anthropologie sociale », *Annuaire de l'EHESS* [En ligne], | 2010, mis en ligne le 01 juin 2015, consulté le 20 mai 2021.

URL : <http://journals.openedition.org/annuaire-ehess/20066>

Ce document a été généré automatiquement le 20 mai 2021.

EHESS

Histoire et épistémologie de l'anthropologie sociale

Jean-Paul Colleyn, Jean Jamin et Patrick Williams

Jean-Paul Colleyn, Jean Jamin, *directeurs d'études*

Textes, images et sons

- 1 APRÈS une introduction générale, où ont été rappelés les principes, orientations et objectifs du séminaire au sujet des rapports entre images, textes et sons, où ont été également abordés les problèmes que pose la mise en œuvre technique de ces rapports, notamment au niveau des logiciels qu'offre le marché informatique (Power Point, Final Cut, Photoshop, Garage Band, etc.), et de leurs ressources tant analytiques que pédagogiques, Jean-Paul Colleyn s'est attaché, lors de deux séances, à retracer l'itinéraire d'Henri Cartier-Bresson : pour comprendre son rapport au monde par l'image, il faut en passer par quelques éléments biographiques, non par souci d'un travail d'historien, mais pour saisir les déterminations et les choix constitutifs d'une *bildung* qui passe par un exil volontaire. Il ne s'agit pas de se poser en spécialiste de la photographie, mais de montrer, en anthropologue, que le rite initiatique choisi par Cartier-Bresson – son voyage en Afrique, suivi d'une carrière tendue entre le témoignage, le document et l'art – était à l'époque une posture représentative d'artistes et d'intellectuels aventuriers de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle.
- 2 À partir de son travail sur l'œuvre romanesque de William Faulkner, et sur les implications à la fois philosophiques et anthropologiques qu'il est possible d'en tirer, Jean Jamin s'est quant à lui intéressé au milieu social et politique du sud des États-Unis à la fin des années 1920, où donc s'enracine l'œuvre de Faulkner, en étudiant une partie du corpus constitué par les photographes engagés, de près ou de loin, dans le programme de la Farm Security Administration au moment du New Deal (Dorothea Lange, Walker Evans, Jack Delano, Russel Lee, etc.), qui renouvellent sinon inventent le « documentaire photographique », non pas en prenant des vues de manière

dépassionnée, mais, comme le rappelle Beaumont Newhall (à l'époque directeur du département de la photographie au Museum of Modern Art de New York), en insufflant à leurs photos « une part de l'émotion qu'ils ressentaient face au sujet, car c'était là le moyen le plus efficace de renseigner le public auquel ils s'adressaient » (le livre de James Agee et de Walker Evans, *Louons maintenant les grands hommes*, Paris, Plon, 1972 [1941 pour l'édition originale américaine] relève exemplairement de cette problématique). De cette façon de « fabriquer » de l'image (et du texte), a été rapprochée une façon de « fabriquer » du son, auquel, dans le même temps, s'étaient attelés des ethnomusicologues comme John et Alan Lomax, se livrant à un énorme travail d'enregistrement de *blues* et de *country music* pour le compte de la Library of Congress, sur le terrain, c'est-à-dire sur les chantiers et dans les champs, bourgs, églises, établissements pénitentiaires du sud des États-Unis, et permettant, de ce fait, non seulement la conservation sur disque d'une musique « folklorique », et même parfois sa « découverte », mais aussi sa revitalisation, voire sa transformation (l'ouvrage d'Alan Lomax, *The Land where the Blues began*, New York, The New Press, 1993, dresse le bilan de cette énorme enquête).

- 3 Deux étudiants ont présenté leurs travaux : Sungmi Cho sur les formes de mobilisation par l'image à Séoul. En quelques jours, deux internautes mobilisent cinq cent mille manifestants contre le gouvernement dans les rues de la capitale coréenne ; en récupérant les images des manifestants (prises le plus souvent grâce à des téléphones ou des ordinateurs portables) et en prenant elle-même des photos, Sungmi Cho documente le phénomène, montrant ainsi que les nouvelles technologies de l'information modifient la problématique de l'espace public telle qu'elle avait été menée par Jürgen Habermas. Katia Rossel, quant à elle, a présenté ses créations vidéographiques, *Blues Film*, réalisées dans le cadre d'un diplôme à l'École nationale des Beaux-Arts.
- 4 Sur le thème « *Changeons le programme !* », quelques séances ont été consacrées à l'examen de la situation de la recherche et de l'université en France et en Europe, ainsi qu'à la crise qui les traverse, et ce en liaison avec le séminaire de Michel Agier.

Jean Jamin, *directeur d'études*

Patrick Williams, *directeur de recherche au CNRS*

Pour une anthropologie du jazz

- 5 LES pistes qui s'ouvrent à une anthropologie du jazz sont multiples. À propos du rapport entre l'œuvre et la vie, de certaines des manières spécifiques qu'ont les musiciens de jazz de « faire communauté », de l'interculturalité que cette musique dès son départ recèle en elle-même, les séances du séminaire tenu depuis huit ans en ont exploré quelques-unes. Et d'autres ont été ouvertes. C'est probablement sous l'intitulé « L'expérience du jazz » qu'il serait pertinent de regrouper les personnalités qui furent invitées à intervenir dans ce cadre-là. Quel que soit le motif en effet qui les ait amenées à s'intéresser au jazz et quelle que soit l'activité qui les lie à lui et le point de vue qu'elles expriment, c'est bien l'affirmation que le jazz déborde la musique qui les rassemble. Et ce sont peut-être les musiciens qui portent en premier cette affirmation – voilà qui est révélateur. « Le jazz déborde la musique » : c'est bien pour cela qu'il intéresse l'anthropologie. Si la vocation de cette discipline est de mettre en évidence ce

qu'il y a d'universel (de « proprement humain ») dans les comportements les plus singuliers des hommes, elle ne peut que faire de cette musique et de ses acteurs un objet d'élection. L'expressionnisme sonore du jazz, qui est ce qui le caractérise en premier par rapport aux autres idiomes musicaux, renvoie aux voix noires d'Amérique. C'est-à-dire à une expérience historique qui est celle des Africains déportés et réduits en esclavage. Catastrophe en laquelle immédiatement se trouvent noués les destins individuels, l'organisation de la société, l'expression musicale. C'est en ces termes que le jazz, pourrait-on dire, pose le contrat. À ceux qui l'ont choisi – qu'ils soient un trompettiste couvert de gloire et de dollars, un saxophoniste qui vit dans la rue, un scrutateur des idéologies contemporaines, un commerçant préoccupé des tarifs au comptoir et du confort de ses clients ou un poète qui interroge le chiffre de l'univers... – de s'en débrouiller. Chacun le fait dans son domaine et à sa manière mais tous ont conservé et cultivent leur passion pour cette musique. Ainsi lorsqu'on s'applique à mettre en relation les « idiotismes » de la musique et les comportements des humains, c'est-à-dire lorsqu'on s'exerce à l'anthropologie, on découvre que le jazz n'est pas qu'un objet. Il est sujet aussi, regard sur les autres et regard sur lui-même. Nombre des intervenants, dans le séminaire, ont souligné le rapport à la fois distancié et passionné (songeons à Charles Mingus) que le jazz entretient avec sa propre tradition – que chaque musicien de jazz peut-être entretient avec sa propre création (songeons à Duke Ellington). S'essayer à l'anthropologie du jazz, ce serait alors faire l'anthropologie d'une anthropologie ? La réflexivité jusqu'au vertige n'est pas la posture que nous avons souhaité adopter ; elle ne rend pas à la musique la première place qui évidemment lui revient et que, sans faire concurrence à la critique, nous avons souhaité lui accorder. Les écrivains afro-américains contemporains ne manquent jamais de rappeler avec force – et avec talent – cette primauté de l'expression musicale.

- 6 Placée sous le signe du « principe féminin » dans le jazz, notamment autour de l'œuvre des pianistes Mary Lou Williams et Gerry Allen, le séminaire de cette année est le dernier d'une série qui a donc débuté en 2001 sur une thématique qui, outre les mémoires et thèses soutenus dans son cadre, doit se concrétiser par la publication d'un ouvrage au cours de l'année 2010, expressément intitulé *Pour une anthropologie du jazz*. Comme d'habitude, doctorants (Pierre Carsalade, Emmanuel Parent, Pierre Balis), musiciens (Jean-Louis Chautemps, Raphaël Imbert), écrivains (Jacques Réda, Francis Marmande) et chercheurs (Christian Béthune, Jean-Claude Queroy, Patrick Villanueva) sont intervenus au cours de l'année.

INDEX

Thèmes : Anthropologie sociale, ethnographie et ethnologie